

Analisi e generi

[Simone Arcagni] *En réfléchissant à ce numéro spécial de la revue, nous sommes partis de la considération que dans le cinéma contemporain les genres classiques semblent «disparus» : Dans le système hollywoodien, en particulier, on voit une sorte d'hybridation ou de métamorphose des genres, ou même la création de formes nouvelles. Etes-vous d'accord avec cette présupposition ?*

[LJ] Il faut faire attention à ne pas confondre la question du genre et celle de la forme. Il y a des genres nouveaux et des formes nouvelles qui apparaissent sans cesse, mais un genre nouveau peut utiliser des formes anciennes, et une forme nouvelle peut suivre les canons d'un genre ancien. Lorsque les films de science-fiction ou d'horreur sont apparus, par exemple, ils se servaient de formes narratives pré-existantes – leur cadrage, leurs dialogues, leur montage n'étaient pas neufs. Inversement lorsque je regarde *Human Nature* de Michel Gondry, je vois bien que les astuces formelles sont nouvelles (il les a rôdées dans le champ du clip), mais que le genre d'histoire raconté n'a rien de neuf. Certains genres anciens se portent bien. Rien que pour son premier weekend d'exploitation aux Etats-Unis, pendant les dernières vacances de Noël, *The Holiday* (Nancy Meyers 2006) a amassé 12 millions de dollars de recettes, or c'est une comédie romantique tout à fait canonique – même si sa forme contient quelques traces de l'influence des séries TV.

[SA] *En suivant vos considérations à propos du cinéma contemporain et postmoderne, me semble que, d'une côté, on revient au récit «classique», mais que, de l'autre, ce modèle n'est plus suffisant : pour le spectateur habitué à la télévision, aux spectacles visuels, à la publicité et aux vidéo-clips, le récit classique ne suffit plus... il faut le charger de citations, de détours narratifs. Il y a le film fantasy mais aussi de l'horreur, l'action movie, il y a le wuxia hybridé avec le film policier et le nouveau action movie prend des situations narratives de genres différents.... De ce point de vue, peut-on parler de métamorphose, d'évolution ou même de disparition des genres ?*

[LJ] Aborder un film en termes de genre est UNE possibilité de lecture, qui existait et qui existe toujours, ni plus ni moins qu'avant. Là encore il faut faire attention : si nous avons tendance à penser que les genres disparaissent, c'est que nous ne savons pas les définir. Il faut du recul historique pour voir les choses. Tout travail universitaire de typologie visant à cataloguer les films sortis ces derniers mois, par exemple, me semblerait plutôt vain... Regardez ce qui s'est passé avec la *screwball comedy* : aucun spectateur des années trente ne s'est jamais dit « tiens, ce soir, si on

allait voir une *screwball comedy* ? ». C'est un genre qui a été défini avec le recul. Ce sera la même chose pour ce qui sort aujourd'hui sur nos écrans et que nous avons parfois un peu de mal à cataloguer. Il ne faut pas oublier que le genre est moins défini par l'essence que par l'*usage*. C'est pourquoi un lieu idéal pour aborder la question du genre est le vidéoclub : on peut y voir des spectateurs aux prises *physiquement* avec les typologies génériques, en ce sens qu'ils se promènent d'un rayon à l'autre. Les couples d'amis ou les couples d'amants sont tiraillés : devant quel rayon va-t-on stationner ? car avant de choisir le film il leur faut d'abord choisir le genre, donc se poster devant le bon rayon : on discute mieux en montrant du doigt les jaquettes... Les usages ne sont pas fixés une fois pour toutes. Au vidéoclub de mon quartier, tenus par deux garçons d'une vingtaine d'années, il y a un rayon « Classiques » où sont posés côte à côte *Les temps modernes* de Chaplin et *A bout de souffle* de Godard. Cela ne gêne pas les patrons de mettre dans le même sac générique deux films qui me semblent, moi, aussi différents que ces deux-là, car à leurs yeux le rayon « classiques » désigne les « vieux films ». En revanche, il y a un rayon kung-fu ET un rayon films de sabre, alors que pour moi la différence entre les deux n'est pas très importante, il s'agit toujours de s'administrer des râclées en poussant des cris perçants... Il y a même des genres qui n'ont aucune existence institutionnelle, mais qui sont utilisés au quotidien : certains clients du vidéoclub, avant de louer un film, demandent aux patrons s'il finit bien ou s'il finit mal (et en général ils le reposent si la réponse est qu'il finit mal). Cette distinction générique *happy endings/sad endings* n'a donc qu'une valeur pratique, mais elle existe bel et bien... Quant à l'hybridation, elle a toujours été pratiquée : *Sunset Boulevard* de Billy Wilder = drame psychologique + policier + fantastique + romance.

[SA] *On a l'impression – et ceci vaut pour le cinéma et pour les fictions télévisées – qu'on trouve une sorte de sûreté dans l'emploi de genres bien codifiés et codifiables, et dans le même temps, qu'on ne peut pas compter sur un spectateur satisfait par le film de genre classique...*

[LJ] Le récit classique n'est pas un genre, mais un canon narratif trans-générique. Les plus grands succès de l'histoire du cinéma y ont obéi et continuent d'y obéir, sans doute parce qu'il appartient à ce qu'en psychologie évolutionnaire on appelle les *universaux*. La « théorie des dominos », par exemple, comme disent les scénaristes hollywoodiens en parlant de la causalité qui connecte entre eux les épisodes d'un récit, est commune à tous les récits de l'humanité. Il y a autant de causalité dans *Naissance d'une nation* que dans *Kill Bill* - dans les deux cas l'histoire est cousue de « si... alors » (les *if/then* des programmes informatiques, c'est dire s'ils sont au cœur de nos façons intimes de conceptualiser le monde) : « si tu me quittes je te tue », « si une femme est en danger il faut la secourir, surtout si on est plus nombreux »... Simplement les péripéties ne sont pas présentées de la même façon : on retrouve la question des différences de formes. A regarder les 100 plus grands succès de l'histoire du cinéma, on a l'impression que le spectateur veut bien payer pour aller suivre des histoires aux structures anciennes, mais dans des habits neufs.

[SA] *Je trouve vraiment difficile définir le genre de film de Tarantino, de Carpenter ou de Cronenberg, mais aussi de « jeunes » comme Shymalayan, bien que je sois sûr de pouvoir les mettre dans la catégorie de film de genre... est-il possible aller au delà de cet embarras critique ?*

[LJ] Pour aller au-delà de cet « embarras critique », comme vous dites, j'utilise la distinction entre le *style* et le *genre*. Par goût de l'esthétique (impure) ou par paresse, je ne sais pas, je préfère l'analyse interne (celle qui cherche à définir le style) à l'analyse externe (celle que pratique l'histoire culturelle, et qui cherche à définir les pratiques de lecture), et je trouve qu'il est bien plus facile de parler du *style* de Tarantino ou de Shymalayan que du *genre* de leurs films (genre qui, comme je l'ai suggéré plus haut, sera étiqueté facilement dans cinquante ans – laissons le travail à nos descendants, ils y verront plus clair... En attendant, c'est aux patrons de vidéoclub et aux journalistes de coller les étiquettes, là aussi laissons-les faire, ils s'en tirent très bien et n'ont à cet égard aucun besoin des universitaires). Les paramètres stylistiques, eux, sont là, sous nos yeux : choix des péripéties, points de vue, mouvements de caméra, choix des musiques... etc. Alors, fini l'embarras critique, il suffit de se retrousser les manches et de lancer le DVD – même s'il y a toute une tradition aristocratique de l'esthétique en gants blancs qui dédaigne cette approche-là, car elle concerne la « chosalité » des œuvres ou, pire, la technique, et donc qu'elle est « vulgaire ». Mais elle me convient, j'aime travailler dans le cambouis !

[SA] *D'ailleurs, qu'en pensez-vous du retour en vogue de genres comme le film de l'horreur (japonais et oriental, en général) ou comme le musical (les films de Luhrman et de Alomodovar le citent d'abondance, par exemple), mais aussi comme le western et même le film noir : il s'agit d'un cinéma de la nostalgie (comment c'était pour le Nouvel Hollywood) ou d'autre chose?*

[LJ] Il faut faire appel aux sociologues pour parler des genres. Ils sont plus qualifiés, puisqu'il s'agit surtout de pratiques culturelles. Ceux que je connais bien, comme Jean-Marc Leveratto, utilisent l'arme de l'*expertise*. (1) Certains genres appellent une consommation, une célébration et une transmission opérées par des experts – des fans, des spécialistes, qui se réunissent ou communiquent, fabriquent des sites web ou des revues, et font pression en retour sur l'industrie du cinéma pour qu'elle produise les films qu'ils appellent de leurs vœux (ou, à l'occasion, deviennent eux-mêmes réalisateurs). Sauf erreur c'est ce qui se passe pour le film de sabre et le film gore. D'autres genres, comme le western ou la comédie musicale, survivent plus comme canons (grilles de fabrication et grilles de lecture), et l'on n'a pas besoin d'être un expert pour goûter les films qui s'y rattachent. Tandis que pour apprécier un film gore ou un film de sabre à sa juste valeur, il faut en avoir vu des centaines et avoir discuté avec des spécialistes, sinon on a comme tous les novices au sein d'un genre « l'impression qu'ils se ressemblent tous » (impression qu'un expert, bien entendu, n'a pas, car il est sensible à de subtils traits pertinents qui échappent au novice). On retrouve l'exemple du vidéoclub que je donnais plus haut, avec ses « vieux films » qui

n'intéressent pas les patrons et ses films de sabre qu'il ne faut surtout pas confondre avec les films de kung-fu. Il vaut mieux ne pas en appeler à la nostalgie... Si vraiment vous voulez faire appel à l'affectif, vous pouvez aller voir dans la *Distinction* de Bourdieu, le lien qu'il tisse entre certains genres marginaux et le sentiment un peu amer qu'il y a parfois chez certains de leurs adorateurs – le sentiment que la société ne leur a pas donné la place qu'ils méritaient. (2) Mais il y a beaucoup de contre-exemples à ce constat (je m'en suis aperçu avec le *fandon* de *Star Wars*), et je ne m'aventurerai pas plus avant dans sa défense !

[SA] *En tout cas, j'ai l'impression qu'il a eu un changement de « statut » des genres : si une fois ils avaient une signification bien précise, une narration reconnaissable, fondamentale dans le système cinématographique hollywoodien classique, maintenant, après Kubrick en premier lieu et après Lucas-Spielberg ensuite, me semble qu'il y a quelque chose de différent, que c'est changé l'esprit dans la réalisation des films de genres : selon vous, quelle est la signification, ou mieux, le statut, du film de genre dans le cinéma américain aujourd'hui ?*

[LJ] C'est un discours que l'on entend fréquemment, mais qui me laisse sceptique. On voudrait que le présent soit différent et tout neuf comme pour justifier le fait que, puisque tout a changé, on n'a plus besoin du passé : c'est très postmoderne comme conception de l'histoire ! C'est le paradoxe de la « nouvelle virginité » !... Voilà pourquoi artistes et théoriciens postmodernes ne cessent jamais de « réinventer l'eau chaude », comme on dit ironiquement en français... Or il suffit de pousser la porte d'un vidéoclub, de louer un DVD dans un distributeur automatique ou d'acheter un magazine de programmes TV : comment y classe-t-on les films ? Par genres ! Les étiquettes changent souvent, mais la lecture générique perdure. « Allons voir un film romantique ! », et hop nous voilà assis devant *The Holiday*... Cette lecture est à égalité, pour ce qui est des choix de consommation, avec d'autres critères : l'acteur (« allons voir le nouveau Tom Cruise ! »), le budget (« allons voir un film à grand spectacle, j'en ai assez de regarder des gens se disputer dans une cuisine pendant deux heures ! »), le succès (« allons voir ce film dont tout le monde parle »)... etc. Sans doute certaines époques, certains pays ou certains groupes socioculturels valorisent-ils le paramètre du genre plus ou moins que les autres, mais je ne vois pas de révolution en marche ! Symétriquement, pour l'industrie du film, le genre n'est qu'UNE possibilité de définir ce qu'il est convenu d'appeler le *pitch*. Les producteurs peuvent monter un film de genre, mais aussi un film sur une star, sur une technique (c'est fréquent dans le monde des images de synthèse), sur une idée de scénario... etc.

Ces deux mondes, celui de la réception et celui de la fabrication, ne sont d'ailleurs pas strictement symétriques : il peut arriver qu'un film de stars soit lu par le public comme un film de genre, et inversement. La Warner a refusé à Clint Eastwood *Million Dollar Baby* avec un argument générique (« ah non ! les films de boxe ça ne marche plus ! »), mais le public français des salles art-et-essai où le film a été distribué en V. O. ne faisait pas de lecture générique, il allait voir le « nouveau Clint Eastwood » (d'autant plus facilement que le « film de boxe » est un genre qui a surtout de l'existence aux Etats-Unis). La « disparition des genres » est, comme la « mort du

cinéma » et la « fin de l'histoire » un exemple de *scholastic bias* (une illusion scholastique), une construction universitaire qui, à l'image des textes théoriques du temps du structuralisme, a plus de valeur en tant qu'outil théorique qu'en tant que représentation fidèle du monde.

(1)- Jean-Marc Leveratto : professeur de sociologie de l'art et de la culture à l'Université de Metz. Cf : *La mesure de l'art. Une sociologie de la qualité artistique*, La dispute Paris 2000. *Introduction à l'anthropologie du spectacle*, La dispute Paris 2006.

(2)- Pierre Bourdieu : les fans mettent souvent dans leur passion « une disposition savante, voire érudite, que l'Ecole ne renierait pas et qui s'inspire d'une intention évidente de *réhabilitation* » (*La distinction/Critique sociale du jugement*, Minuit, Paris 1979 : 417).

Pour citer ce texte : « *Analisi e generi* », version française inédite, *Close Up* « *Storie della visione* », Turino, vol. XI n°21, mars-juin 2007, pp. 7-12.